

Des demandeurs d'asile hébergés par des familles

La solution permet aux réfugiés d'éviter la rue pendant la durée de leurs démarches



ACADÉMIE

Même si les chants traditionnels à 23 heures peuvent agacer, lorsqu'on leur demande quelles ont été les difficultés de cohabitation avec les demandeurs d'asile, les familles s'interrogent du regard et répondent en chœur que « *tout s'est toujours bien passé* ». Héberger un Iranien, une Congolaise, un Camerounais ou un Mauritanien chez soi, c'est possible.

Marie-France et Jean-Pascal André en sont à leur quatrième hébergement d'Afghans depuis 2010. Elle, retraitée de la fonction publique, lui, psychiatre en hôpital, ont découvert le quotidien des demandeurs d'asile par le biais d'une association d'enseignement du français où Marie-France assurait des cours. La chambre de leur fils, alors inoccupée, a accueilli un Pachtoun et un Tadjik le jour où Marie-France « *n'a plus supporté que ces jeunes dorment dans le froid* ». « *On a la chance d'avoir ce qu'il faut* », se justifient-ils.

En creusant bien, on parvient à arracher quelques aveux aux familles. C'est vrai que l'odeur de son after-shave n'est pas des plus discrètes. « *L'autre jour, je me suis tout de même farci le foot* », ajoute Marie-France, moins captivée par France-Espagne que par la lecture. Mais, dans l'ensemble, tout le monde est « *ravi* ». Les intéressés mettent surtout en avant la découverte d'une autre culture. On discute et partage les manières d'être et les habitudes culinaires. Le petit-fils d'une des familles demande en fin de repas s'il peut « *faire comme les Kurdes* », depuis qu'il a appris qu'au nord-ouest de l'Iran, on sortait de table comme on voulait.

La famille Fleuroux, elle, a découvert le village de leur hébergé sur Skype : les familles française et afghane se sont saluées par webcam interposée. La langue reste la principale barrière, malgré l'assiduité de la plupart des demandeurs d'asile à suivre les cours proposés. « *Evidemment, on n'a pas toujours des conversations très approfondies. Mais on sent les choses* », explique Jean-Pascal André.

Le gouffre culturel s'ouvre de temps en temps. Mais quand son hôte l'a complimentée d'avoir « *bien marché pour une femme* » au retour d'une balade en forêt, Stéphanie Fleuroux a préféré en rire.

De l'autre côté du miroir, les hébergés découvrent le quotidien

français. Brahim, militant des droits de l'homme mauritanien, qui vit aujourd'hui seul après avoir obtenu son statut, avoue : « *Avant, je ne mangeais pas le fromage, maintenant je l'achète moi-même*. » Le jeune Afghane hébergé par les Fleuroux a été pris d'un fou rire quand il a découvert au journal télévisé l'existence de campings naturistes. Bestun tient la porte aux dames d'un air emprunté : on lui a expliqué que ça se faisait en France. Même s'il ajoute que chez lui, on se fiche de qui passe en premier.

Gentillesse désintéressée

Statistiquement, si vous êtes demandeur d'asile, vous aurez toutes les chances de tomber sur un couple de retraités plutôt aisés et plutôt chrétiens. Mais les familles nombreuses ou les vieilles dames anticléricales ne sont pas discriminées pour autant. Deux caractéristiques se retrouvent toutefois : une chambre libre et une tendance à la gentillesse désintéressée.

Il arrive que l'accueil soit spontané ou s'organise par le bouche-à-oreille. Mais il existe aussi des réseaux d'hébergement animés par des associations. Mis en place par le Jesuit Refugee Service, le réseau Welcome compte une cinquantaine de familles en région parisienne et essaime dans plusieurs villes de l'Hexagone dont Nantes, Le Mans, Lyon ou Marseille. A Lille, un collectif de plusieurs associations a créé sur le même modèle le RAIL, Réseau d'accueil pour les immigrés à Lille, fort d'une dizaine de foyers ouverts à l'hébergement.

C'est rassurant pour les débutants qui confient avoir été un peu inquiets avant d'ouvrir leur porte : le cadre juridique est clair, le demandeur d'asile est suivi et aidé dans ses démarches par l'association. C'est rassurant également pour les hébergés qu'il est parfois difficile de convaincre que l'accueil n'implique pas de contrepartie en nature. Isabella Moulet, la responsable de Welcome à Paris, recense environ 115 hébergements depuis le lancement en 2009. La durée du séjour est très variable, un mois en moyenne, parfois quelques jours en dépannage, parfois un an chez les plus motivés, comme la famille André. Marie-France et Jean-Pascal s'en accommodent bien, et continueront de répondre en souriant à leurs proches que oui, ils ont toujours « *leur Afghane* » chez eux. ■

EDITH VANSPRANGHE